

Ça marche à Vaulx-en-Velin (69)



1



3



5



2



4



6

1 Après avoir été aidée par l'association Classes, Bianca est devenue médiatrice scolaire dans l'association avec Jacques.

2 Patricia, 9 ans, profite du soutien de Classes pour progresser en mathématiques.

3 Jouer à la marelle peut aussi être l'occasion de s'entraîner avec les chiffres.

4 et 5 Jacques et les bénévoles transportent le matériel jusqu'au parking où se tiendra l'atelier peinture.

6 Dans sa classe de maternelle, M^{me} Berger accueille un enfant dont la scolarisation s'est faite avec l'aide de l'association.

SOCIÉTÉ Enfants des squats, peu à peu scolarisés

Depuis près de vingt ans, un collectif lyonnais travaille à scolariser les enfants roms ou sans domicile fixe. Un lieu d'accueil et d'écoute pour les familles aux parcours difficiles.

SOUS LES COUPS DE PINCEAU appliqués d'Annalisa, un personnage à la chevelure hirsute prend vie : « Ma sœur », assure la petite fille. Aujourd'hui, c'est atelier peinture sur le parking des bureaux désaffectés d'entreprises qu'occupent plusieurs familles roms, à Vaulx-en-Velin, en banlieue lyonnaise (Rhône). Comme chaque semaine, les bénévoles ont dressé une installation de fortune :

chevalets adossés à un hangar pour les artistes, bâche pour ceux qui veulent lire ou travailler les soustractions. Dimitri a choisi son camp : « On fait des maths ? » demande-t-il. « Il a toujours été bon en calcul mental », sourit Jacques, salarié du Collectif lyonnais pour l'accès à la scolarisation et le soutien aux enfants des squats (Classes). Sur la vingtaine d'enfants du lieu, seules deux fillettes vont à l'école. Dans ces vies

bringuebalées de squat en camp et en hébergements temporaires au gré des expulsions, les freins sont nombreux. L'association est née en 2005 pour pallier ce manque. Presque vingt ans plus tard, sa mission demeure cruciale. Dans la métropole de Lyon, elle accompagne des enfants migrants d'une trentaine de nationalités, Roms roumains en tête, sur 105 lieux de vie. En 2022-2023, Classes a participé à la scolarisation de 573 élèves.

Convaincre les familles

La relation avec les familles se tisse d'abord par ces ateliers, « temps cadeau pour partager un moment », souligne Jacques. Puis le temps fait son œuvre et la confiance s'instaure. L'homme tient à évoquer un cas particulier : « Il y a trois ans, cette famille se méfiait. Désormais, les enfants sautent dans les bras de tout nouveau venu. » La confiance vient avec le temps. « Souvent, ils ont juste besoin d'aide pour l'inscription administrative », explique Henri Branciard, pilier historique. Parfois, le chemin est plus tortueux. « Dans cette famille de Roms de Bosnie, passée par l'Italie auparavant, les parents rêvaient d'envoyer leurs enfants à l'école. Mais cela a mis la plus grande dans de tels états d'angoisse qu'aucun des autres enfants n'a voulu y aller par la suite », explique Jacques.

Dans ces cas-là, l'objectif est de maintenir le lien. S'entraîner aux chiffres sur une marelle, aller à la médiathèque, écrire son prénom... L'association travaille aussi le cadre en familiarisant les enfants aux règles : « Mettre une blouse, ranger le matériel de peinture. » L'école suscite aussi parfois chez les parents des craintes, souvent liées à la séparation. S'ajoutent la peur d'une intervention des services de protection de l'enfance ou celle de ne pas retrouver son enfant le soir en cas d'expulsion. « Dans cette vie, on peut s'attendre à tout », explique Bianca. Rom roumaine,



Les recettes du succès

La confiance

Une relation se tisse avec les familles grâce à des visites régulières sur les lieux de vie.

La formation

Des interventions sont organisées auprès d'assistants sociaux, enseignants, futurs éducateurs spécialisés sur la vie dans les bidonvilles, avec des personnes concernées qui témoignent de leur réalité.

La médiation

Trois médiateurs scolaires dialoguent avec l'école. Leurs postes sont financés par l'État depuis la circulaire de 2018 sur la résorption des bidonvilles.

elle est désormais médiatrice scolaire chez Classes, qui dans le passé l'a aidée. Ayant vécu l'itinéraire chaotique des familles qu'elle accompagne, elle comprend leur quotidien.

« L'an dernier, il s'enfuyait »

Persuader les parents est une étape, mais entrer à l'école ne signifie pas y rester. Dans cet univers inconnu, les premiers pas des enfants sont souvent douloureux. Professeure en maternelle à Lyon, M^{me} Berger a un petit garçon rom dans sa classe. « Cette année, il prend ses marques, l'an dernier, c'était impossible : il s'enfuyait. » « Arriver seul dans une classe, loin du cercle familial, sans rien comprendre, c'est violent », soupire Jacques. S'ajoutent les contraintes matérielles. « S'il a plu toute la nuit dans la tente, que tout est trempé, difficile d'envoyer l'enfant à l'école. » Et la fatigue : « Dehors, dans un camion, on ne se repose pas pareil », détaille Andrea, Rom roumaine, en France depuis 2015.

Des difficultés que les enseignants doivent connaître pour comprendre ces élèves dont ils redoutent l'absentéisme, le comportement ou le décalage scolaire. « On les invite à dialoguer avec la famille sur ses contraintes » ajoute Andrea. Un défi pour les équipes pédagogiques. Si un dispositif de l'Éducation nationale existe pour les élèves allophones, « il est insuffisant et limité à deux ans », déplore Sarah, médiatrice scolaire, qui poursuit : « L'idéal serait un soutien, en cours avec des supports adaptés, sur les lieux de vie et dans les temps périscolaires. » Souvent, la scolarité s'apaise quand la situation du foyer se stabilise. Aujourd'hui logée, Andrea a mis ses quatre garçons à l'école grâce à Classes, « et tout se passe plutôt bien ». Lorsqu'elle appelle l'association, désormais, c'est pour lui adresser une famille dans le besoin. ■ **Nolwenn Jaumouillé**, photos **Antoine Boureau** pour *Le Pèlerin*